

J'ai pu croire un instant qu'il m'était cher, mais aujourd'hui je sens que vivre à ses côtés serait pour moi le plus insupportable des supplices !

—Enfantillages ! murmura le comte mécontent. Ce qui est fait est fait. Ce n'est pas de cela qu'il s'agit : je vous demande de l'argent, et s'il ne m'en vient pas, demain je serai déclaré... en banqueroute.

—Banqueroute, dites-vous ?

—Oui, elle est inévitable.

—Mais c'est affreux !

—Eh bien, usez donc de votre influence pour me sauver.

—Je n'en ai pas. La baronne ne m'aime pas ; elle moins que tout autre, me donnerait ce que vous me demandez. Banqueroute !.. Mais que va dire le monde ?... Où votre fille pourra-t-elle se présenter ?... La haute société ne voudra plus me voir ; partout où j'étais honorée et fêtée, partout on regardera la fille du banqueroutier avec mépris....

—C'est pourquoi il faut que vous me sauviez.

—Mon Dieu ! comment le pourrais-je ?

—N'avez-vous pas d'argent disponible ?

—Je suis moi-même en dette chez mon bijoutier, sans que le baron en sache rien.

—Vous avez des bijoux !

La jeune femme pâlit.

Le comte s'en aperçut, et son œil perçant lui eut bientôt fait découvrir l'écrin qui se trouvait à proximité, sur une table. Une pensée infernale lui traversa soudain l'esprit ; il était redevenu le calculateur froid et impassible que nous connaissons. Apparemment plongé dans ses pensées, il se mit à arpenter la chambre de long en large, pendant que Félicité attendait, le cœur palpitant, qu'il reprit la parole. Un éclair de bonheur jaillit des yeux de la jeune femme, quand son père lui dit :

—Mais non ! je ne veux pas vous priver de la possession de ces bijoux précieux.

A ces mots, il releva la tête, un sourire vint briller dans ses yeux qui indiquait suffisamment que le chagrin l'abandonnait tout à fait, il ajouta :

—Pourquoi me creuser aussi

sottement la cervelle ? J'ai des amis en quantité, ils ne laisseront pas le comte de Beauregard dans l'embarras où il se trouve.

—Oui, vous avez des amis, père ! dit Félicité ; et certes, tout n'est pas perdu...

—Assez ! dit le comte ; n'en parlez plus. Chérie, mettez-vous au piano, et jouez-moi une des délicieuses valse de Strauss ou de Labitzky, pour chasser jusqu'aux dernières traces de ces sombres pensées... Étais-je assez sot, de ne compter que sur mes amis... fit-il en riant.

Versatile comme elle l'était, Félicité se mit au piano, et oubliant déjà le terrible secret que venait de lui découvrir son père, elle fit courir ses doigts sur les touches d'ivoire, et les sons qui s'en échappaient semblaient autant de sylphes, qui se rejoignaient pour danser ensemble aux accords de la valse enchanteresse.

Le comte était debout derrière sa fille, près de la table où se trouvait l'écrin. Son regard décelait l'inquiétude, et on voyait bien que son sourire de tout-à-l'heure n'était qu'une grimace hypocrite.

Pendant que Félicité jouait, la main tremblante du comte se dirigea en arrière, tandis qu'il fixait sur sa fille des yeux immobiles et flamboyants. Les doigts ouverts de la main s'allongèrent avec circonspection vers l'écrin ; ils le saisirent d'un mouvement fébrile, et avec la rapidité de l'éclair firent disparaître l'objet précieux dans une des poches de derrière de la redingote du comte. Au même moment Félicité se retourna, et demanda avec un sourire enfantin : "Eh bien, père, que vous en semble ? A quoi le comte répondit en souriant à son tour avec le calme le plus parfait : "Délicieux, chère enfant, délicieux !"

Le comte de Beauregard baisa de nouveau sa fille au front, sans dire un seul mot de ce qui s'était passé chez la baronne ; il semblait ranimé, heureux, et quitta bientôt sa fille en lui disant qu'il allait régler ses affaires, et qu'il espérait avoir le bonheur de la retrouver, dans la soirée, chez un de ses amis.

Arrivé à la porte, le comte de Beauregard se jeta dans la voiture

qui l'attendait, et le superbe équipage se mit en route aussitôt. Le comte voulait arriver le soir même à sa maison de campagne, afin de se dérober aux visites tracassières de ses créanciers.

Pour tout dire, en peu de mots, la fortune du comte de Beauregard avait littéralement fait naufrage. Depuis un certain temps déjà, il ne se soutenait plus qu'au moyen d'emprunts, mais cette corde était usée à son tour, et il n'avait plus d'autre issue que la banqueroute.

Retournons auprès de la jeune Félicité

Chapitre IX

Il est, dans la vie d'une jeune femme mondaine, peu d'heures plus agréables que celles qui précèdent immédiatement une fête où elle espère briller dans tout son éclat.

Tel était le cas pour Félicité. Le temps qu'elle consacrait à sa toilette, était comme un avant-goût de la jouissance qu'elle avait d'être admirée, et son miroir, dans les occasions semblables, était son plus grand flatteur. Fidèle ami que son miroir ! lorsque vos joues perdront leur fraîcheur, lorsque les larmes auront rougi vos yeux, Félicité, il sera le premier à vous découvrir la triste vérité !

La jeune femme avait déjà totalement oublié ce que son père lui avait confié, ou—pour être plus exact—elle s'efforçait de n'y plus penser. Elle avait fait choix pour ce soir là, de sa plus belle robe, garnie de dentelles magnifiques ; les fleurs les plus fines s'épanouissaient dans ses cheveux, enfin ses bijoux allaient mettre le sceau à une toilette dont l'ensemble et les détails devaient la rendre plus digne que jamais de donner le ton, prérogative dont Félicité ne laissait de s'enorgueillir. Elle était enchantée d'elle-même, et son miroir, auquel elle demandait un dernier conseil, lui renvoyait pour toute réponse cette exclamation flatteuse : "Que vous êtes belle !"

—Maintenant, mes bijoux ! fit-elle joyeusement en s'adressant à sa femme de chambre.

—Je les cherche, madame ! répondit la fille avec embarras.

—Mais'ils étaient là, sur cette table ! répliqua Félicité.